

COURAGE CIVIL. — HONNEUR. — PATRIE. — LIBERTÉ. — PROGRÈS.  
GAITÉ. — SANTÉ. — BIEN-ÊTRE. — SAVOIR.

# LE FANTASQUE

JOURNAL CRITIQUE, INDUSTRIEL, LITTÉRAIRE ET NATIONAL, DES DEVOIRS, DES DROITS  
ET DES INTÉRÊTS CANADIENS.

Je n'obéis ni ne commande à personne, je vais où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.

Imprimé et Publié par { N. AUBIN, Rédacteur.  
Wm. E. ROWEN, Imprimeur. } No. 33, Rue St. Jean, Haute-Ville.

Ce journal paraît deux fois par semaine, le MERCREDI et le SAMEDI. L'année ou vol. se compose de 96 numéros et se divise en trimestres de 24, sans interruption pour l'abonnement.—Le prix d'abonnement est de 2 piastres par année payable trimestriellement d'avance.—On ne reçoit pas de souscription, pour moins de six mois.—Le prix du port par la poste est une piastre pour toute la province.—Tous communications, demandes ou réclamations devront être adressées.—On lit gratuitement tout les articles d'utilité et d'intérêt publics; ceux de nature purement personnelle ou privée ne seront admis que moyennant rétribution de 2 sous par ligne.

Prix des Abonnés.— Première insertion, 6 lignes et au dessous, une demi piastre. Au dessus de 6 lignes, 8 sous la ligne. Chaque insertion suivante se fait au double des prix ci-dessus.— Les annonces non accompagnées d'ordre sont continuées jusqu'à avis contraire.  
PRIMES.— On donne le journal gratis aux personnes qui fournissent des annonces. Celle qui en imprime pour six mois, ou plus, ont droit en outre à des ouvrages d'impression pour la valeur de 2 piastres.— On défend toute encarture, à prendre en ouvrage. Les agents reçoivent la feuille gratis.

## Mélanges Littéraires.

La mère en permettra la lecture à un fils.

### TRIBUNAU.

UNE SCÈNE DE POLICE CORRECTIONNELLE.

—Louis Labuhdière venait d'asseoir hier sur le banc de la police correctionnelle, après avoir subi une condamnation de six ans d'une vie irréprochable; mais il nous dit que le fait qui l'amena devant le tribunal n'implique en rien son honneur et sa probité.

Dans les premières années de ce siècle, Labuhdière était quartier hôte dans le chef-lieu du département de la Bretagne. Il y avait quelques économies, de l'activité, de l'intelligence; il voulait utiliser tout cela, et il vint à Paris où il ouvrit un petit magasin dans la rue Vieille du Temple. Ses affaires prirent une bonne tournure; un bout de trois ans il en avait déjà agrandi le cercle, et il allait encore leur donner plus d'extension par un mariage, lorsqu'un jour de fête, qu'il était allé avec sa future, faire une promenade hors de Paris, des mailleux s'introduisirent chez lui et lui volèrent tout son argent et un grand nombre de bijoux. Ruyé par cet événement, Labuhdière se sentit se faire, leur fit part de ce qui venait de lui arriver, et leur offrit l'abandon de tout ce qui lui restait pour le payer de ce qu'il leur devait; il alla ensuite chez les parents de sa future, leur rendit leur parole. Parents et créanciers acceptèrent, et mailleux bijoutier se trouva seul et sans ressources.

Par bonheur, un M. Gerneau, riche commissionnaire en marchandises, rue Mesley, qui avait fait quelques affaires avec Labuhdière, et qui avait pu apprécier sa probité lui offrit chez lui la place de garçon de recettes. Labuhdière accepta, et pendant quinze ans s'y occupa cet emploi. M. Gerneau n'eut qu'à se féliciter de son choix.

Le patron de l'ancien bijoutier mourut; ses héritiers liquidèrent la maison. M. Labuhdière se trouva encore une fois à la merci des événements. Mais il avait fait quelques économies, et il voulait tenter de nouveau la chance du commerce. Il acheta des marchandises, obtint du crédit, et ouvrit de nouveau une boutique de bijouterie.

Pendant dix ans son commerce prospéra; mais des spéculations malheureuses lui enlevèrent des centaines, et il se vit dans l'obligation de déposer son bilan. Le pauvre diable avait à peine le temps d'écrire, il n'avait pas tenu de registres, et ses créanciers délibérèrent un instant s'ils ne déposeraient pas contre lui une plainte en banqueroute. Mais ils se contentèrent de faire tout vendre chez lui, et le malheureux arriva à plus de soixante ans, sans trouver de nouvelles ressources, et bien plus à plaindre que la première fois; on il avait du moins de la force et de la jeunesse. Ne sachant que devenir, il sollicita et obtint une médaille de commissionnaire; il acheta des crechets, et il alla se mettre sous d'une lunette, attendant qu'on voudrait bien lui confier quelque commission ou quelque firdeau.

Mais Labuhdière était brisé par les années et bien plus encore par les chagrins. Aussi les pratiques étaient-elles bien rares; peu à peu même

elles finirent par manquer tout à fait, et le pauvre commissionnaire, pour ne pas mourir de faim, lui obligé de tendre la main à la charité publique.

C'était donc une prévention de mendicité qui l'amena devant la police correctionnelle. Toutes les circonstances que nous venons d'énumérer ont été rélétes au tribunal, par M. Marschal, défenseur du prévenu, et elles se trouvent confirmées en grande partie par les pièces de l'instruction.

M. le président: Interroge Labuhdière avec beaucoup de bonté et d'intérêt, et lui demande s'il n'a pas de parent qui puisse prendre soin de son lit.

Labuhdière: J'ai un neveu qui habite la Normandie; je me suis décidé à lui écrire, quand j'ai été arrêté; mais je ne sais pas s'il aura voulu venir.

Aussitôt on entend dans l'auditoire ces mots prononcés d'une voix sonore: Pardon, excuses, que je passe; gare donc, vous autres!

Et une grosse nièce d'une quarantaine d'années, nue en couleux, s'avance au pied du tribunal. Une robe de chambre à bouquets fait saillir ses formes robustes; un châle de dentelle couvre ses épaules, son bonnet, richement monté, est celui que portent les paysannes aisées de la Normandie; de quoi offrir dix forettes; de bijoux d'or massif s'échappent sa poitrine, autour de laquelle une chaîne s'écroule; un étal de dentelle court sur son bras. Une grosse montre d'or, qui doit bien être depuis ceat ans dans la famille. Cette brave femme s'écroule se nommer Elixethée Burdin, femme Labuhdière.

M. le président: Vous êtes parente du prévenu?

La femme Labuhdière: Je suis sa nièce par mon homme qu'est son neveu. Comme il est plus utile que moi à la maison, il m'a dit comme ça: «Femme, va-t'en bien vite à Paris chercher notre mari; et amène le-là.» Et me v'ia. (Se tournant vers le prévenu): C'est donc vous qu'êtes notre oncle? — Excusez; dame, c'est que je ne vous ni jamais vu.

M. le président: Ainsi vous le réclamez?

La femme Labuhdière: Je crois bien, ça p'rouve que vous ne m'avez pas oublié. C'est pour ça que ça sert d'avoir des parents pour se gêner! C'est bien ça, moi oncle, permettez-moi de vous le dire.

Le prévenu: Je n'obéis pas, ma nièce.

La femme Labuhdière: Ah non Dieu! mon Dieu! qui t'a dit que vous n'êtes pas simple? Bien! faut pas rougir d'être malheureux. Vous n'irez pas à la maison, et il y aura plus.

Le prévenu: Oh! que! que je vous remercie!

La femme Labuhdière: Encore une bêtise! Pourquoi donc ça, me remerciez-vous? C'est de quoi! Mais ça n'est pas des lettres, des cahiers, des chevaux, des cochons, des canards, des dindons... une personne de plus c'est pas grand'chose!

Le pauvre vieillard pleure, et le tribunal s'empresse de le renvoyer aussitôt.

L'audience, à la femme Labuhdière: Vous viendrez demain, à huit heures à la prison, on vous rendra votre oncle.

La femme Labuhdière: Si tard que ça?

Elle s'approche de son oncle, et lui met dans la main une pièce de cinq francs toute neuve: «Tenez, lui dit-elle, vous ferez venir une bouteille de vin et un bon plat de friture... ça vous fera dormir, et demain viendra plus vite... Je vous porterai des charbons en attendant vous chercher.»

La bonne femme applaudit deux gros bâtons sur les joues amaigries du vieillard, et sort en essayant une larme.

## Science et Industrie.

Encore une découverte qui peut être fort utile aux entrepreneurs et au public, mais qui sera d'abord inutile à des particuliers, nous paye, en changeant forcément la direction de nos travaux.

Un procédé fort ingénieux pour la taille des pierres vient d'être découvert en Suède par un nommé Fritz Müller, ouvrier de Strabourg. On lui doit une mécanique fort simple et peu dispendieuse, mais par un seul objet, qui sur le confinement d'un fort petit diamètre, fait l'exercice circulaire des chevaux traînant un bateau à manège. La pierre entre infomé, et en sort au bout de cinq minutes aussi régulièrement taillée que celles qui sont employées à la construction des plus belles machines. Cette mécanique exécutée à elle seule, par jour l'ouvrage de quarante taillieurs de pierres.

M. Gervais, de Caen, vient d'inventer une machine destinée à draguer en terre ferme, où elle peut creuser des fossés, des canaux, des tranchées pour les chemins de fer. C'est une espèce de locomotive armée de pelles circulaires, et munie d'un système d'auges disposés en chapelet, au moyen desquelles la terre est enlevée et jetée sur la berge au fur et à mesure que la machine avance dans son travail. Cet instrument, de dimensions considérables, a pour moteur une machine à vapeur de six chevaux et deux d'après les calculs de l'inventeur, piocher, lever, et jeter sur berge un mètre vingt centimètres cubes de terre par minute. La vitesse de progression sera d'après les mêmes calculs, de quarante centimètres par minute. (14 pouces).

On vient d'inventer un appareil ingénieux pour employer la sonde en mer. Cet appareil agit par la puissance électro-magnétique. Ce procédé remédie à l'inconvénient des procédés ordinaires, à l'arde desquels il était difficile de connaître le moment précis où le poids touchait le sable. Avec le nouvel appareil, jusque le poids vient toucher, l'attraction magnétique cesse et le piston s'élève, et le marteau, qui se trouvait élevé et tiré au par ce titre puissance, retombe sur la cloche et fait tinter. On se trouve alors exactement prévenu de la fond de la mer, la sonde a touché le fond de la mer, et l'on peut calculer régulièrement les degrés de profondeur.

Le verre, qu'il est d'une si grande difficulté de couper sans ébrécher, se laisse attaquer avec la plus grande facilité avec une paire de ciseaux, si on s'y préalablement frotté avec de l'essence de térébenthine et le marteau sur le verre que l'on veut frotter. Ce moyen tout simple et peu coûteux d'être utile dans beaucoup d'occasions, surtout entre les mains des personnes qui habitent la campagne; elles pourront utiliser avec profit les débris de carreaux de vitre, etc.